

Zeitschrift:	Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	19 (1931)
Heft:	79
 Artikel:	M. Henri Bremond : historien et psychologue du sentiment religieux en France
Autor:	Baroni, Victor
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-380196

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

M. HENRI BREMOND

HISTORIEN ET PSYCHOLOGUE DU SENTIMENT RELIGIEUX EN FRANCE

L'abbé Henri Bremond professe la plus vive admiration pour Sainte-Beuve ; une de ses joies en entrant à l'Académie française fut sans doute de penser que le grand critique du dix-neuvième siècle y avait été avant lui. Sainte-Beuve n'est-il pas un véritable « immortel » ? « Sainte-Beuve demeure », écrit M. Bremond, « et les autres passent. »⁽¹⁾ « Nous ne l'admirerons jamais assez. Comparés à lui, les plus fins d'entre nous font figure de patauds. »⁽²⁾ Dans ses excursions en dehors de l'histoire du sentiment religieux en France, excursions parfois bien pittoresques et pleines d'imprévu, M. Bremond s'est occupé en particulier de Sainte-Beuve et lui a consacré deux fortes études, l'une sur son intelligence, l'autre sur son catholicisme⁽³⁾. Dans la première, il se demande : D'où vient la maîtrise, véritablement unique, de Sainte-Beuve ? Et il la trouve dans « l'harmonieuse combinaison des trois éléments *infra* et *suprarationnels* que voici : une sensibilité « inassouvie », un goût parfait, et l'on ne sait quelles antennes qui lui permettent de saisir les réalités du monde spirituel ». Il fut d'autant plus intelligent qu'il fut moins rationaliste. Pour la connaissance des âmes il eut « le don premier » qui est « poésie ». Son intuition merveilleuse fit de lui un incomparable révélateur de personnalités. Sa méthode intuitive est la seule vraie en psychologie, pense M. Bremond. Là, « l'homme est la mesure de toutes choses », comme disaient déjà

(1) *Pour le romantisme*, p. 175, 7^e éd., Paris 1924. — (2) *Le roman et l'histoire d'une conversion. Ulric Guttinguer et Sainte-Beuve, d'après des correspondances inédites*, p. 200, 13^e éd., Paris 1925. — (3) Dans son ouvrage *Pour le romantisme*, p. 175 à 250

les anciens. Pour comprendre les grandeurs de l'esprit, il faut être soi-même un grand esprit. S'il fallait une preuve de plus de la haute estime de M. Bremond pour Sainte-Beuve, on la trouverait dans le soin qu'il prend de revendiquer le sceptique écrivain pour l'Eglise romaine. Il s'efforce de montrer, sans y parvenir tout à fait, me semble-t-il, que malgré les doutes de l'intelligence, le cœur chez Sainte-Beuve a toujours été religieux et, qui plus est, catholique.

Il est bien étonnant qu'avec une pareille admiration pour Sainte-Beuve, M. Bremond ait pu écrire sur Port-Royal en termes tels que, s'ils sont justes, il ne resterait pas grand'chose de l'œuvre de son illustre devancier. Cette œuvre qu'il a rencontrée sur sa route d'historien de la piété catholique en France, n'a pas laissé de l'embarrasser beaucoup. Il a bien fallu lui rendre hommage. Il admire sans réserve les « pages immortelles » consacrées à M. Hamon, le médecin de Port-Royal. Et de l'ensemble de l'ouvrage il dit : « On ne louera jamais trop cet unique *Port-Royal*... Que de pressentiments quasi-infaillibles, que d'intuitions magnifiques ! Quelle liberté d'esprit, quelle curiosité insatiable »⁽¹⁾. D'abord, M. Bremond songea à laisser Port-Royal « presque entièrement de côté ». Il ne voulait pas « se donner le ridicule de refaire après Sainte-Beuve »⁽²⁾ l'histoire de Port-Royal. Mais il s'est ravisé en constatant que leurs deux points de vue en histoire ne sont pas identiques : Sainte-Beuve a fait une « histoire extérieure, littéraire, morale et politique » de Port-Royal. Il a volontairement négligé la prière proprement dite ; or c'est là précisément ce qui intéresse uniquement M. Bremond : l'histoire du mysticisme chrétien ; il se considère comme l'historien de la piété, de l'âme même de l'Eglise, du catholicisme vivant⁽³⁾. C'est à ce point de vue qu'il étudie à son tour les jansénistes.

Pour M. Bremond, *historien du mysticisme orthodoxe*, Port-Royal n'est qu'un sombre chapitre dans *l'histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Le volume qu'il lui consacre nous apparaît comme une sorte d'anti-Port-Royal. C'est un accablant réquisitoire contre ce jansénisme dont Sainte-Beuve vantait la sainte austérité. M. Bremond remet Port-Royal en place, si on

(1) *Divertissements devant l'arche*, p. 144, Paris 1930. — (2) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. IV, p. III (le tome IV est consacré à *L'école de Port-Royal*). — (3) *Ibid.*, III, 466 ; IV, 257.

peut dire. Il en diminue l'importance, en rabaisse le rôle, en supprime la valeur. C'est comme si, après avoir trouvé très haute la montagne vue de son pied, on la voyait à vol d'aéroplane, tout autre, insignifiante.

Que Sainte-Beuve se soit fortement exagéré l'importance de Port-Royal, M. Bremond l'explique de la manière suivante : « C'était son premier pèlerinage, sa première rencontre avec la vie intérieure du chrétien, sa première intimité avec les amis de Dieu. Endolori, déçu, livré au vague des passions et — pourquoi non ? — travaillé par la grâce divine, cette Jérusalem imprévue qui s'offre à ses regards, le touche profondément, plus sans doute qu'il n'osera l'avouer sur ses vieux jours. Quoi qu'il en soit, novice, étranger de la veille, ce petit monde devait lui paraître, non seulement admirable, mais exceptionnel, mais unique. A nous au contraire, qui avons déjà fait le tour du Paris mystique et qui avons déjà vécu dans l'intimité de tant de saints, l'austère maison réserve moins de surprises. Dès le seuil nous la devinons. Elle n'est pour nous qu'un des vingt ou trente quartiers de la Cité, pour Sainte-Beuve elle est cette Cité même »⁽¹⁾. Je suis fermement persuadé que M. Bremond s'exagère l'engouement de Sainte-Beuve, qui fut bien rarement dupe, s'il le fut jamais. Quand il aborda l'étude de Port-Royal, il connaissait déjà fort bien son XVII^e siècle, et d'ailleurs, il n'avait pas la prétention de faire une histoire générale de la vie religieuse à cette époque, mais seulement celle d'une abbaye qui, quoi qu'on en dise, retint très particulièrement l'attention de Louis XIV et de son siècle.

Il n'en reste pas moins vrai cependant que M. Bremond a fait sortir de l'ombre bien des aspects trop oubliés du XVII^e siècle religieux. Son Port-Royal n'est qu'un volume, le quatrième, dans une œuvre monumentale qui en comprend déjà huit, et qui va s'augmentant encore. Son histoire est celle d'un immense réveil mystique qui envahit toute la France. Ce réveil commence par « l'humanisme dévot », cette manifestation religieuse de la Renaissance, dont l'*Introduction à la vie dévote* est là charte immortelle. Camus, Binet, Yves de Paris et bien d'autres, contribuent avec François de Sales, et souvent avec moins de goût et moins de sagesse que lui, à répandre par leurs écrits nombreux une piété

(1) *Hist. litt.*, IV, 75.

souriante, toute pénétrée de l'optimisme qui caractérise la Renaissance. Une ferveur religieuse gagne la France, un esprit de réforme souffle sur les monastères. Des scènes comme celle de « la journée du Guichet » à Port-Royal, n'ont rien d'exceptionnel, et il n'y a pas lieu d'en parler « sur le mode sublime »⁽¹⁾. Le pays se prépare à recevoir l'invasion mystique qui va lui arriver d'Espagne. Sainte Thérèse a voulu conquérir la France et c'est dans ce but qu'elle y a envoyé ses Carmélites⁽²⁾. L'héritière par excellence de son esprit, celle qui deviendra la sainte Thérèse française, c'est M^{me} Acarie. Elle fut la grande inspiratrice du mouvement dont François de Sales devint le Docteur⁽³⁾. C'est par elle en effet, plus tard et plus complètement c'est par M^{me} de Chantal que François de Sales fut initié à ce haut mysticisme dont il devait donner l'admirable formule dans son *Traité de l'amour de Dieu*. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à contribuer à cette conquête de la France par le mysticisme. Bérulle, le fondateur de l'Oratoire, moins populaire, n'est pas moins grand, et le mouvement dont il fut l'inspirateur a un caractère spécifiquement français, de là son nom d'Ecole française. Saint Vincent de Paul, Condren, le Père Eude, Jean-Jacques Olier, que de grandes personnalités dans cette école. Chez les Jésuites aussi, les mystiques ne manquent pas, ceux en particulier qui se groupent autour du P. Lallemant, de Surin, de Guilloré. La grande vague mystique s'étend jusqu'au Canada avec Marie de l'Incarnation, « la Thérèse de la Nouvelle France ». Et elle devient en France une foule immense, « *turba magna* ». Elle aboutit à ce mysticisme un peu inquiétant que M. Bremond qualifie de « flamboyant », où se multiplient les visions et les voix, les extases et les révélations⁽⁴⁾. Les saints et les saintes surgissent dans toutes les provinces, et l'historien doit se contenter, pour finir, d'une énumération rapide et de portraits sommaires. C'est dans cette légion que prend place Marguerite-Marie Alacoque avec ses retentissantes visions du Sacré-Cœur. A la sainteté s'associent parfois de bien regrettables manifestations d'amour-propre, des troubles mentaux, de l'hystérie. M. Bremond ne les dissimule pas ; à ses yeux ces phénomènes morbides ne diminuent aucunement la valeur de cette grande histoire du mysticisme.

(1) *Hist. litt.*, II, 429. — (2) Sur ce point capital, voir *ibid.*, II, 265, 272 s., 293, 375. — (3) *Ibid.*, II, 261. — (4) Toutes choses qui paraissent à François de Sales « infiniment suspectes », *ibid.*, VI, 268.

Ce qui diminue singulièrement, ce sont les proportions de Port-Royal. Entre les grandes écoles de François de Sales, de Bérulle, du P. Lallemant, celle de Saint-Cyran n'est plus — permettez-moi cette comparaison — qu'un modeste mont Salève situé entre les Alpes et le Jura.

Voilà pour l'importance. Quant au rôle de Port-Royal dans l'ensemble de cette histoire, il apparaît bien moins comme une réforme gallicane, un retour à l'Évangile authentique, que sous l'aspect d'une déformation, d'une déviation du christianisme vrai. Sur la voie de la piété chrétienne, il est l'obstacle. La théologie de Port-Royal, inhumaine et livresque, son pessimisme radical, empêchent l'essor du mysticisme. Sous prétexte de défendre la grâce, on la met en dehors de la réalité humaine. « Système malsain », dit M. Bremond, « et d'autant plus que le caractère de piété rigide qu'il affecte augmente sa puissance de contagion sur les âmes religieuses si souvent portées au scrupule. »⁽¹⁾ En somme, le rôle de Port-Royal est malfaisant. Même avant d'avoir été complètement faussés par la théologie de Jansénius et par l'influence de Saint-Cyran, ces gens sont « des archéologues, des revenants. Instinctivement, ils tournent le dos au mysticisme qui doit être l'achèvement normal de toute sainteté »⁽²⁾. « L'histoire telle que nous la comprenons », écrit notre abbé académicien, « l'histoire du catholicisme vivant doit bien reconnaître que ce groupe de vénérables chrétiens représente surtout le passé, qu'il attriste le présent et qu'il gêne l'avenir. »⁽³⁾ Ah ! que nous sommes loin de Royer-Collard disant à Sainte-Beuve : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas l'humanité ! » Qu'en pense M. Thibaudet ? Tout en admettant qu'il y a quelque exagération dans le mot de Royer-Collard, il ne s'est pas laissé convaincre par M. Bremond. « On peut dire hardiment », écrit-il, « que qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas la France au plein de sa maturité florissante. »⁽⁴⁾ Il est donc permis de penser que M. Bremond a décidément trop rabaisé le rôle de Port-Royal.

Quant à sa valeur religieuse, il la nie. Sainte-Beuve, pense-t-il, « s'est laissé prendre à leurs grands airs de religion ». Pour une fois, il a été naïf, il n'a pas compris⁽⁵⁾. Les foudres que M. Bremond tenait suspendues sur Port-Royal au cours de ses premiers volumes

(1) *Hist. litt.*, I, 410. — (2) *Ibid.*, IV, 256. — (3) *Ibid.*, IV, 257. — (4) *Revue de Paris*, 1^{er} janvier 1929, p. 75. — (5) *Hist. litt.*, IV, 48, 53.

éclatent avec violence quand il aborde l'histoire du couvent et qu'il en vient à parler de Saint-Cyran. Malheureux Saint-Cyran ! Sainte-Beuve nous avait fait croire que vous étiez de noble naissance, un génial directeur de consciences, le type sublime du pasteur, le rénovateur de la piété chrétienne la plus pure ; et voici, vous n'auriez été que le mauvais génie d'une méchante secte⁽¹⁾ ; fils d'un boucher, vous aviez l'esprit faux, une théologie fausse sans contact avec la piété vécue, un prestige faux, produit d'un orgueil monstrueux ; vous n'avez fait que « jouer à l'homme de Dieu » ! Vous aviez d'ailleurs pour excuse une héritéité tarée, un cerveau malade atteint d'une névrose bien caractérisée dont voici le diagnostic : « mégalomanie morbide, ataxie intellectuelle et morale, ces deux infirmités s'impliquant et s'intensifiant l'une l'autre »⁽²⁾. Et c'est là le verdict d'un savant qui sait à l'occasion être très indulgent pour les faiblesses nerveuses des mystiques. Vous ne pouvez pas vous défendre de tant de graves accusations. Mais ne vous inquiétez pas. Vous qui fûtes jadis enfermé à la Bastille et qui attendîtes en priant le jour de votre délivrance, vous avez encore des amis qui travaillent pour vous. Déjà M. Victor Giraud a protesté contre ce qu'il appelle avec modération « une image un peu caricaturale »⁽³⁾, et M. Thibaudet se prépare à montrer en vous un rare génie où s'unissent un poète, un érudit et un connaisseur d'hommes⁽⁴⁾.

Au fond, pense M. Bremond, Saint-Cyran fût resté assez inoffensif s'il ne s'était mis à la remorque de Jansénius et de ses trop célèbres « cinq propositions », et s'il n'avait rencontré un avocat, un défenseur d'une grande puissance dialectique, écrivain aussi infatigable qu'habile, le Grand Arnauld. « Grand » est une façon de parler, car M. Bremond estime que « sous le règne de Louis XIII et de Louis XIV, il y avait en France quelques centaines d'Arnauld. »⁽⁵⁾ Lui aussi aurait été singulièrement surfait ; et s'il faut lui reconnaître des qualités d'écrivain, sa valeur religieuse est nulle. Il vaut la peine de citer le portrait que trace de lui M. Bremond ; c'est un chef-d'œuvre d'esprit, sinon d'équité : « Arnauld est exactement le contraire d'un

(1) Voir tout le chapitre intitulé *La misère de M. de Saint-Cyran*, *Hist. litt.*, IV, 36 ss.

— (2) *Ibid.*, p. 66. — (3) Victor GIRAUD, *Port-Royal de Sainte-Beuve*, p. 172, Paris 1929. — (4) D'après des notes, obligamment prêtées, du cours inédit sur Port-Royal, professé par M. Albert Thibaudet à l'Université de Genève pendant l'hiver 1924-1925. — (5) *Hist. litt.*, I, 223.

mystique. Il s'ignore tout à fait lui-même, encore moins se méprise-t-il. L'infini ne le tourmente point. Docteur, il croit le tenir. Il n'a jamais pénétré dans cette zone profonde de notre être, où l'on cherche, où l'on trouve Dieu. L'autre zone, toute de surface, celle où se construisent les arguments et où se déroulent les phrases, lui suffit. Là est son activité, son bonheur, sa facile paix, sa vertu, sa prière, sa gloire... »⁽¹⁾. Et ailleurs : « On ne conteste pas son génie d'écrivain et de polémiste. Racine l'admirait fort et l'on ne dira jamais assez tout ce que lui doit Pascal... C'est l'homme chez lui, l'homme religieux, qui me paraît peu de chose. Pour tout dire crûment, il n'existe pas. Une machine à syllogisme, une mitrailleuse théologique au mouvement perpétuel, mais tout à fait dénuée de vie intérieure. Religieusement et moralement, Arnauld a dû mourir vers sa quinzième année. Dès sa première argumentation en Sorbonne, il a rendu l'âme... Le docteur a tout englouti. Vivre ? il n'en a pas le temps »⁽²⁾. Mettre d'accord ce portrait d'Arnauld avec celui que nous présente Sainte-Beuve est impossible. Sainte-Beuve voit en lui l'exilé volontaire, fidèle à ses convictions, qui, malgré la raideur de sa logique, garde une âme sensible et noble. Sur le point d'expirer loin de sa patrie et de ses amis il a ce mot touchant : *Il faut mourir ici !* « Arnauld martyr de l'ardeur de ses convictions », dit Sainte-Beuve, « Arnauld ayant gardé avec l'innocence du baptême la jeunesse du cœur, tenté par l'amitié, mais résistant à la tentation ; Arnauld tendre mais inébranlable ! il nous émeut jusqu'au bout, il nous arrache une larme... Le cœur d'Arnauld saigne à quatre-vingts ans comme au premier jour. »⁽³⁾ Pour Sainte-Beuve, Arnauld avait donc un cœur ! « L'imagier des grands hommes », se serait-il trompé ? Si nous avions le temps d'étudier ce problème historique, peut-être arriverions-nous à cette conclusion que le tort impardonnable d'Arnauld, aujourd'hui encore, c'est d'avoir été le chef de la résistance janséniste et d'avoir fourni à Pascal ses armes pour les *Provinciales*.

Pascal ! Là encore, quelle différence entre M. Bremond et Sainte-Beuve ! Que de problèmes soulevés, qu'il faudrait pouvoir étudier de près. Sans nier la grandeur unique de Pascal, M. Bremond le diminue cependant ; il le fait moins largement humain, moins noblement tragique. Le malheur de Pascal, ce fut le jansénisme, cette misérable

(1) *Hist. litt.*, IV, 293 s. — (2) *Ibid.*, IV, 286. — (3) SAINTE-BEUVÉ, *Port-Royal*, V, 468 et 480.

théologie dont il fut « intoxiqué ». M. Bremond estime que cette doctrine artificielle a faussé sa vie intérieure pour longtemps, en lui donnant une notion rétrécie de la grâce, notion égocentriste qui en fait le privilège de quelques rares élus, et un dangereux besoin de « sentir » cette grâce à la façon des protestants qui font reposer leur certitude sur une expérience sensible, sur « le témoignage intérieur du Saint-Esprit ». Le fameux « Mémorial » est le document de cette piété trop attachée à la sensation. Ainsi, anthropocentrisme et panhédonisme sont les deux défauts de la vie intérieure de Pascal. Tel est le double vice inhérent à la piété de Port-Royal. Au fond, on n'est préoccupé que de soi ; on croit au péché plus qu'au Rédempteur, on s'hypnotise dans la contemplation du mal⁽¹⁾.

Quel dommage, pense M. Bremond, que Pascal ait subi si fortement cette fâcheuse empreinte⁽²⁾. Que n'a-t-il mieux connu la tradition mystique orthodoxe ! Mais le jansénisme ne fut dans sa vie après tout qu'un accident ; le vrai Pascal, le plus profond, appartient à l'Eglise romaine. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait sans doute désavoué publiquement le jansénisme⁽³⁾. C'est en tout cas dans une parfaite soumission au souverain pontife qu'il mourut, au dire de Paul Beurier, le prêtre qui fut son confident suprême et qui lui donna l'absolution.

Sainte-Beuve a donné de la dernière attitude de Pascal une interprétation radicalement opposée à celle de M. Bremond. Il avait été fort impressionné par l'exemple de sa sœur. Jacqueline Pascal était morte de douleur en voyant que Port-Royal commençait à céder à la sentence du pape. La voyant fidèle jusqu'à la mort, Pascal dit : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir ». Et tandis que les autres faiblissaient, il se raidit dans la résistance et mourut en pleine rébellion contre Rome. Quant au témoignage du prêtre, dont les jésuites firent si grand état, « il fut bientôt prouvé », écrit Sainte-Beuve, « que M. Beurier, de très bonne foi d'ailleurs, avait pris la pensée de Pascal au rebours, et que s'il y avait eu, entre Messieurs de Port-Royal et celui-ci, quelque dissidence, c'avait été parce qu'il était plus avant et plus de Port-Royal selon l'esprit, qu'eux-mêmes. Le curé, convaincu par les pièces que lui produisit la famille, confessa lui-même son erreur »⁽⁴⁾. Sur cette grave question, Vinet est d'accord avec Sainte-Beuve. Or M. Bremond leur a donné raison

(1) *Hist. litt.*, IV, 34 s., cf. I, 523. — (2) *Ibid.*, IV, 320, 382, 404. — (3) *Ibid.*, IV, 409. — (4) *Port-Royal*, III, 369 s.

contre lui-même ; il a eu en effet la générosité et l'imprudence d'écrire un jour : « Sainte-Beuve et Vinet, deux juges qui sont infaillibles quand ils se trouvent d'accord ! »⁽¹⁾

N'y a-t-il rien de bon dans *Port-Royal* aux yeux de M. Bremond ? Si fait, il y a tout ce qui échappe à la contagion du jansénisme. Il y a le bon Nicole, écrivain remarquable par sa lucidité, adversaire très redoutable des mystiques moins par son jansénisme, très mitigé, que par son rationalisme incorrigible. Il y a les solitaires d'avant Saint-Cyran, en particulier le médecin M. Hamon, dont le portrait tracé par Sainte-Beuve est « une si pure merveille qu'il serait impertinent de le reprendre ». Il y a M. de Tillemont, si proche des mystiques, et surtout la mère Agnès, à laquelle M. Bremond consacre un délicieux chapitre, véritable oasis dans son volume. Il préfère Agnès à sa sœur Angélique, qu'il laisse dans l'ombre malgré sa célébrité ; c'est que la cadette porte davantage la marque de saint François de Sales. En définitive il ne trouve « rien à admirer que de catholique »⁽²⁾. Et il reprend ainsi dans *Port-Royal* son bien « j'entends », dit-il, « le bien de Rome, de l'Eglise, de la Cité de Dieu »⁽³⁾. Avouons que ce bien est assez mince, et que, malgré tous les compliments qu'il décerne à Sainte-Beuve, M. Bremond a terriblement saccagé son *Port-Royal*. Sans entrer dans la discussion des nombreux et grands problèmes historiques qui se posent, on n'échappera pas à l'impression qu'il y a chez M. Bremond un parti-pris de dénigrement, une mauvaise humeur qui fausse sa vision des choses. Il a fait moins de tort qu'on ne pourrait penser à l'ouvrage de Sainte-Beuve, si nous en croyons M. Thibaudet. « Je ne crois pas », écrit ce savant critique, « que de son contrôle tantôt perspicace, tantôt malicieux, tantôt taquin, *Port-Royal* sorte sensiblement affaibli. »⁽⁴⁾

Voici en quels termes le même auteur indique la valeur historique de l'œuvre de M. Bremond : « Le précieux résultat des travaux de M. Bremond ne gît pas dans ce qu'il nie, mais dans ce qu'il affirme, dans ce qu'il construit, dans son édification de la basilique du Doctorat, dans la grande aile qu'il a ajoutée à notre connaissance de la vie religieuse française, dans sa reconstitution de la tradition mystique »⁽⁴⁾. On ne saurait nier en effet qu'il a apporté, à l'histoire du sentiment religieux, une contribution de grande importance. Il

(1) *Le roman et l'histoire d'une conversion*, p. 234. — (2) *Hist. litt.*, IV, 282. — (3) *Ibid.*, IV, 246. — (4) *Revue de Paris*, 1^{er} janvier 1929, p. 91 s.

s'est très joliment comparé lui-même à un scaphandrier « qui depuis trente ans plonge et replonge dans la mer profonde où dort oubliée la plus belle littérature spirituelle que l'on ait jamais connue »⁽¹⁾. Lui qui avait de la reconnaissance à Sainte-Beuve parce qu'il nous a rendues présentes beaucoup d'âmes, il a fait de même. Il a arraché à l'oubli où elles étaient tombées de belles personnalités qui viennent enrichir le trésor de la vie mystique. Plusieurs sont très grands, comme cet Yves de Paris, l'humaniste dévot, dont M. Bremond ignorerait jusqu'au nom lorsqu'il commença son travail, ou comme Chardon et Piny, dont personne ne parlait plus, et qui ont cependant admirablement formulé la doctrine du mysticisme chrétien.

La valeur de l'œuvre de M. Bremond lui vient aussi de ce qu'elle n'est pas le fait d'un historien seulement, mais encore d'un psychologue éminent. Ses portraits de mystiques n'ont pas toutes les chatoiante nuances de ceux d'un Sainte-Beuve ; il ne se soucie guère d'ailleurs de toutes leurs particularités de caractère et encore moins des faits extérieurs de leur vie ; ce qui l'intéresse, c'est leur prière, autrement dit leur attitude religieuse, leur relation avec Dieu. Sainte-Beuve, nous l'avons vu, faisait déjà de la psychologie religieuse, très hardie pour son temps, mais encore très réservée. « Il ouvrirait la voie », dit M. Bremond. « Si aujourd'hui la psychologie religieuse a le droit de se montrer moins timide, c'est à lui plus qu'à tout autre Français peut-être que nous le devons. »⁽²⁾ Plus d'un psychologue moderne trouvera la méthode de M. Bremond bien timide encore, trop prude, insuffisamment analytique. C'est que cette psychologie est religieuse non seulement par son objet, mais aussi par sa méthode. M. Bremond pense que, pour comprendre quelque chose à l'expérience mystique, il faut s'y adapter en quelque mesure. Il faut apprendre à lire les mystiques « mystiquement », sous peine de n'y rien saisir, de même qu'on lit poétiquement les poètes, « faute de quoi le quatrième livre des Géorgiques paraîtrait pitoyable auprès d'un traité d'apiculture ». Une psychologie adéquate à son objet religieux ne peut donc être que religieuse et ne saurait être à pro-

(1) *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 112, Paris 1929. — Ce volume est le premier d'une série destinée à servir de complément à l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. On y trouve d'importants articles, dans lesquels M. Bremond explique et défend son œuvre, et une belle collection de *textes choisis*. —

(2) *Hist. litt.*, IV, p. 11.

prement parler scientifique. La science exclut la transcendance, la religion la postule au contraire. Aussi M. Bremond croit-il pouvoir dire que, prise dans un sens rigoureusement scientifique, « la psychologie religieuse est un mythe »⁽¹⁾. La psychologie religieuse ne peut être qu'une « étude approximative des expériences qui préparent l'amour et la prière essentielle, mais non pas de l'amour lui-même. Belle étude, certes, à la condition que l'on comprenne bien qu'elle s'arrête aux effets psychologiques de l'union. Science avec cela dangereuse si, comme il arrive communément, elle n'avoue pas ses limites »⁽¹⁾. Bref, M. Bremond pense que c'est à la métaphysique que revient la tentative de dire sur le mysticisme le dernier mot, ou mieux encore, à la vie mystique elle-même...

Le dernier mot sur l'expérience mystique, il ne s'est pas pressé de le dire. Pendant de longues années, il s'est borné à recueillir des documents, sans se permettre de les interpréter par des théories psychologiques ; à tel point que dans toute son œuvre il n'emploie jamais le mot de « subconscient », si ce n'est une fois, pour nous expliquer la raison de cette abstention étonnante. Il dit : « A proprement parler, nous ne prenons pas conscience de notre être profond, car ce n'est pas notre intelligence qui nous y fait pénétrer. Et voilà pourquoi j'évite avec soin tous ces mots de subconscient, d'inconscient et autres semblables... qui semblent s'envelopper d'une contradiction »⁽²⁾.

Comme Sainte-Beuve, il ne veut « que se soumettre aux faits et aux témoignages »⁽³⁾. Il expose ce point de sa méthode presque dans les mêmes termes que son illustre devancier : « Je n'ai rien trouvé de mieux que de revêtir tour à tour les pensées et les sentiments de mes héros, qu'il s'agisse de François de Sales, d'Yves de Paris, de Tillemont, de Lallemand, de n'importe qui : transformation, métamorphose provisoire qui, sans trop paralyser, je crois, mes facultés critiques, m'amène à présenter sous leur plus beau jour les diverses doctrines, les divers personnages que j'ai à étudier »⁽⁴⁾. Que n'a-t-il appliquée cette excellente méthode à Saint-Cyran et au grand Arnauld !

Si M. Bremond ne donne pas entière satisfaction aux psychologues de métier, il ne contente pas non plus toujours ses coreligion-

(1) *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 356. Cf. *ibid.*, p. 62 et *Hist. litt.* VI, II. — (2) *Prière et poésie*, p. 125, 16^e éd., Paris 1926. — (3) *Le roman et l'histoire d'une conversion*, p. 99. — (4) *Hist. litt.*, III, 679.

naires. Ceux-ci lui ont reproché parfois d'avoir parlé trop librement des maladies, des petitesses, des misères intellectuelles ou morales de ses personnages. Il répond : « Je les peins tels que je les vois, ne cherchant à dissimuler ni les ignorances qui entravent le développement de celui-ci, ni la névrose qui guette celui-là, ni les préjugés absurdes, anti-chrétiens, qui inspirent à cet autre des démarches ridicules ou funestes. Vous préféreriez des contes de fées, de pieuses berquinades, un surnaturel de convention qui ne fut jamais. Libre à vous ; confessez néanmoins qu'en suivant une méthode plus sincère et plus courageuse, nous mettons en lumière, aussi bien et mieux que vous, l'action bienfaisante, assagissante, rassérénante et virilisante de la grâce »⁽¹⁾.

Belle page, qui montre que la méthode psychologique de M. Bremond n'est pas timorée et qu'elle n'obéit pas à quelque parti-pris médiocre. Elle nous explique aussi son attitude vis-à-vis de certains troubles nerveux et mentaux qui accompagnent souvent le mysticisme. Il ne s'en inquiète, pas plus qu'il ne les canonise. Même quand ils sont beaux, comme le sont parfois les voix, les visions, les extases, il se garde bien d'y voir l'expérience mystique essentielle. Ce ne sont que des à côté du mysticisme. Il pense avec le R. P. de Grand-maison que ces phénomènes « sont dus à la faiblesse, à l'imperfection, à l'insuffisante spiritualisation de l'instrument humain et [qu']ils diminuent avec les progrès de celle-ci... L'extase n'est pas un honneur, ni une puissance : elle est un tribut payé par les mystiques à la nature humaine »⁽²⁾. Il faut s'attendre à ce que les grandes émotions religieuses provoquent des troubles chez ceux qui ont les nerfs fragiles. Rien d'étonnant si les temps de réveils sont « favorables aux crises d'hystérie ou à la folie », de même qu'aux « simulateurs et aux tartufes ». « Mais quoi ! des misères de ce genre, qui a la faiblesse de s'en épouvanter ou qui a le goût de s'y complaire, les retrouvera toujours les mêmes à toutes les pages de l'histoire ecclésiastique : frange inévitable d'écume que déposent fatidiquement sur le sable de la sottise ou de la vilenie humaine, et les moindres mouvements de la dévotion, et, plus large, plus éclatante, les grandes vagues de sainteté. »⁽³⁾

Le mystique comme tel n'est nullement un malade, quoi qu'en puisse dire Pascal qui voit dans la maladie l'état normal du chrétien.

(1) *Hist. litt.*, VI, 101. — (2) *Ibid.*, II, 206 et 591. — (3) *Ibid.*, VIII, 223.

La formule de la sainteté pourrait être : *mens mystica in corpore sano*⁽¹⁾. Mais l'expérience mystique agit si fort sur la personnalité qu'elle peut provoquer, au début surtout, des troubles physiologiques qui relèvent de la médecine. C'est ainsi que notre psychologue abandonne au médecin la grave neurasthénie de M. Olier, la soudaine folie de tel prédicateur, l'hystérie de tant de religieuses, la sensiblerie malsaine de quelques humanistes dévots en délire, les scandaleux égarements des possédées de Loudun ou de telles autres saintes plus que suspectes. « Beaucoup, d'ailleurs, ne sont guère que des malades qui groupent leurs symptômes autour d'une idée religieuse. »⁽²⁾

Longtemps, M. Bremond a poursuivi son enquête historico-psychologique sans aucune préoccupation dogmatique, attentif seulement à bien observer les faits sans se soucier d'en dégager une doctrine synthétique, « lorsque soudain », dit-il, « cette synthèse m'est apparue, toute construite déjà par nos vieux spirituels, solide, lumineuse, souverainement bienfaisante, et qui ne demandait, si l'on peut ainsi parler, qu'à être cueillie »⁽³⁾. Il a constaté, sans y mettre aucune spéculation personnelle, que « l'expérience mystique se ramène à quelques éléments très simples et toujours les mêmes »⁽⁴⁾ — et il en est venu, par une voie tout empirique, à formuler ce qu'il appelle *la métaphysique des saints*⁽⁵⁾. Elle lui apparut comme une révélation « éblouissante et aux perspectives infinies », et il vit que ses fondements se trouvent dans le Nouveau Testament.

Cette doctrine, qui est celle à la fois de la vraie prière et du vrai mysticisme, repose sur la distinction entre les deux « moi », l'un superficiel et l'autre profond, que M. Paul Claudel, dans une admirable allégorie, a appelés *Animus* et *Anima*⁽⁶⁾. *Animus* veut, parle, discute, s'impose, prend toute la place ; c'est le mari tyrannique. *Anima*, c'est la vie profonde qui rêve et chante et secrètement communique avec son Amant divin ; elle n'est que poésie et contemplation. *Anima* est ce que les mystiques appellent le plus souvent « la fine pointe de l'âme » ; c'est par elle que s'établit le contact avec Dieu, ce « vouloir à deux » qui est « pur amour » et vraie prière⁽⁷⁾. Le juste rôle de la volonté consciente est de tendre à l'adhérence, à l'acquiescement ; c'est moins d'agir que d'ouvrir la voie à la grâce sanctifiante,

(1) *Hist. litt.*, VIII, 53. — (2) *Ibid.*, V, 309. — (3) *Ibid.*, VII, 1. — (4) *Ibid.*, VI, 230. — (5) C'est le titre que donne M. Bremond aux tomes VII et VIII de son *Histoire littéraire*. — (6) *Prière et poésie*, p. 112 ss. — (7) *Hist. litt.*, VII, 51, etc., etc.

de se laisser faire, « d'être agi », non pour sombrer dans l'aboulie et l'ataraxie, mais pour demeurer dans un état de continue obéissance. *Une adhésion formelle et nécessairement efficace et sanctifiante à la force de Dieu, présente en nous par la grâce*⁽¹⁾. Telle est la définition de la prière d'après M. Bremond. N'est-elle pas singulièrement pareille à celle que les réformateurs donnaient de la foi chrétienne, cette foi « nécessairement efficace et sanctifiante », elle aussi, parce qu'elle est en communion avec l'Esprit divin ? Et cette « force de Dieu présente en nous par la grâce », n'est-ce pas, en d'autres termes, l'obligation morale telle que l'ont décrite nos théologiens romands ?

La métaphysique des saints, que M. Bremond retrouve la même chez tous les grands mystiques chrétiens comme chez les plus humbles âmes religieuses, est la norme d'après laquelle il juge les diverses manifestations de la vie spirituelle. Il l'oppose au pessimisme janséniste, sa bête noire. L'opposition est irréductible : « il faut choisir entre Jansénius et François de Sales ». Le mystique salésien croit à la grâce de Dieu plus qu'à la déchéance de la nature humaine. Il est optimiste, héroïquement. « L'autorité de François de Sales demeure », écrit M. Bremond, « elle ne passera pas. Mais quand retrouvera-t-on aussi universellement répandues cette jeune ardeur au bien, cette confiance filiale en l'amour divin, cette liberté, cette joie de vivre la vie chrétienne, cette vertu si peu morose, tant d'esprit et tant de fraîcheur. »⁽²⁾ On voudrait pouvoir répondre à M. Bremond que tout cela se trouve à profusion chez Luther, et que c'est même à lui que revient l'honneur d'avoir retrouvé le véritable optimisme chrétien. Mais M. Bremond ne nous entendrait pas.

N'allons pas nous imaginer d'ailleurs que le sombre jansénisme soit pour lui le seul adversaire du sain mysticisme. Il y a aussi et surtout ce qu'il appelle *l'ascétisme*, c'est-à-dire la tendance à faire de la vie religieuse une œuvre humaine, une action, une discipline, au lieu d'y voir avant tout une confiance et une communion. Ici, nous devons rendre hommage à son indépendance d'esprit : lui, élève des Jésuites et membre de la Compagnie (on nous assure d'ailleurs qu'il a cessé d'en faire partie), il prend nettement position contre la spiritualité généralement répandue dans la Société de

(1) *Hist. litt.*, VIII, 276. Cf. 96 ss., 106, 150 à 157, 334 ss., 365, 369, 378, 389, 424. — (2) *Ibid.*, I, 512.

Jésus. Certes, il y a eu des Jésuites aussi parmi les maîtres du pur amour, mais le plus souvent, par crainte de l'illuminisme et de l'individualisme religieux, par phobie du quiétisme, les disciples d'Ignace ont substitué l'ascèse à la prière. Ils y ont introduit le caporalisme. M. Bremond ne craint pas de parler sévèrement : « On a militarisé la prière »⁽¹⁾, dit-il ; on a instauré « la dictature de l'ascèse ». Et il insiste : « Ce prodigieux coup d'état est un des événements les plus mémorables dans l'histoire de la spiritualité, et par suite, de la civilisation ». Dès lors, la prière, au lieu de rester la paisible respiration de l'âme en Dieu, est devenue une tension d'esprit, un exercice compliqué et fatigant. Ignace de Loyola avait été un admirable professeur d'énergie. Son livre des *Exercices* est une méthode d'éducation de la volonté, merveilleusement efficace et d'une admirable psychologie humaine. Le tort de ses disciples fut d'en faire une méthode de prière, ce qu'il n'est pas ; l'auteur n'avait visé qu'à faire des hommes d'action. Il ne faut pas confondre, si utiles qu'elles soient l'une et l'autre, « Ecole de volonté » et « Ecole de prière »⁽²⁾.

Le maître par excellence de l'école d'oraison, c'est François de Sales. Or on a vu ce spectacle stupéfiant : dans un récent ouvrage, un auteur catholique, M. Vincent, a voulu annexer François de Sales à l'ascéticisme ; il a cru démontrer que pour le grand Docteur, tout le christianisme se ramène à un simple progrès moral : « la vraie religion ne serait autre chose que la culture de nous-mêmes »⁽³⁾. Rien de plus faux aux yeux de M. Bremond, c'est méconnaître que dans la vraie prière, l'essentiel, c'est la vie profonde de l'âme, où Dieu lui-même agit. Il aime à citer cette parole du P. Doncœur : « Trop d'âmes ont étouffé dans la prison du moralisme religieux ; nous avons trop peiné, depuis vingt ans, à réapprendre de saint Paul, de saint Jean et de tous les grands chrétiens, le fond vivant du christianisme, pour ne pas nous émouvoir lorsque cette délivrance semblerait de nouveau mise en cause»⁽⁴⁾. A ces mots, provoqués par la thèse de M. Vincent, M. Bremond ajoute ce commentaire : « Paroles mémorables ! je les fais miennes, ou pour mieux dire, je m'y retrouve tout entier, et moi-même et l'ambition qui anime toute ma vie». Paroles mémorables, dirons-nous à notre tour que celles du

(1) *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 107. — (2) *Ibid.*, p. 42, 46. —

(3) Francis VINCENT, *Saint François de Sales directeur d'âmes. L'éducation de la volonté*, p. 128, 4^e éd., Paris 1923. — (4) *Hist. litt.*, VII, 39 ; VIII, 360.

P. Doncœur et celles de l'abbé Bremond ; mais cette grande délivrance de la vie religieuse, pour nous, ne date pas d'il y a vingt ou trente ans, elle remonte à ce moine augustin qui, après avoir longtemps et cruellement souffert de la doctrine ascétique du moyen âge, retrouva, à genoux dans sa cellule, l'Évangile de la grâce et qui, l'âme joyeuse, le fit connaître au monde. M. Bremond rejoint Luther, mais hélas ! il n'a pas l'air de s'en douter⁽¹⁾.

Le mysticisme chrétien tel que l'entend M. Bremond ne s'oppose pas seulement au pessimisme des jansénistes et à l'ascétisme des Jésuites, il faut encore nettement le séparer du rationalisme et du sentimentalisme. « A la connaissance rationnelle, les mystiques opposent l'expérience mystérieuse mais réelle qui se produit au centre de l'âme et qui unit le centre non pas à une idée de Dieu, mais à Dieu lui-même. Qui a bien saisi cette distinction tient la clef du mysticisme. »⁽²⁾ M. Bremond, comme Sainte-Beuve, se méfie de l'esprit de géométrie appliqué à la vie spirituelle. Il croit qu'il faut aller au vrai avec d'autres ressources que celles du raisonnement. Il se réclame volontiers du bergsonisme, et il aime à citer le philosophe de l'intuition⁽³⁾. C'est la poésie, selon lui, qui se rapproche le plus du mysticisme ; elle appartient elle aussi à un ordre supérieur à la raison, elle aussi nous ouvre les plus profonds secrets de la vie. M. Bremond est anti-intellectualiste au point de se gausser de ce qu'il appelle « le thomisme forcené » qui se tient « dans la zone géométrique et rigide de l'abstrait, laquelle est aussi la zone de l'injuste, et pour tout dire, du faux ». Poète et mystique ont une connaissance suprarationnelle « raison supérieure, plus raisonnable que l'autre... leur permettant de dépasser l'ordre abstrait des notions, des raisonnements, et d'atteindre le concret, le réel même, comme on peut l'atteindre ici-bas »⁽⁴⁾.

Il faut bien se garder aussi de confondre mysticisme et sentimentalisme. Le besoin de « sentir » Dieu n'est pas essentiel à la vraie

(1) Les Jésuites — il fallait s'y attendre — ont vivement pris à partie la doctrine de M. Bremond. Celui-ci leur a répondu dans un mémoire retentissant intitulé *Ascèse ou Prière* qui est reproduit dans son volume *Introduction à la philosophie de la prière*. — (2) Cité par Maurice MARTIN DU GARD dans son précieux petit livre *Henri Bremond*, p. 164, 7^e éd., Paris 1927. — (3) *Ibid.*, p. 155, 202. — (4) *La poésie pure*, p. 94, 9^e éd., Paris 1926. C'est là qu'on trouvera le mémoire désormais célèbre sur la poésie pure que Bremond lut le 24 octobre 1925 en séance publique des cinq Académies. Il est suivi des « Eclaircissements » publiés par Bremond au cours des débats provoqués par sa lecture. Sur son antirationalisme voir *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 66, 79, 80.

piété. M. Bremond pense (à tort croyons-nous) que c'est là la grande erreur de Pascal et des protestants. Cette façon de « sensibiliser », de « sensualiser » la religion est un « prodigieux contresens »⁽¹⁾. Le vrai mysticisme renie le romanesque dévot qui s'étale dans toute une littérature « soi-disant religieuse »⁽²⁾. L'état le plus sublime du mystique est celui que François de Sales, s'inspirant de l'exemple de M^{me} de Chantal, a représenté dans la parabole du chantre sourd et aveugle, qui chante pour son maître, sans jouir de son propre chant et sans savoir même si son maître l'écoute et prend garde à lui⁽³⁾. Cette prière-là est celle du pur amour, absolument désintéressé ; elle est aux antipodes du panthéonisme janséniste. « Pour aimer Dieu, pas n'est besoin de sentir qu'on l'aime. »⁽⁴⁾ Le moi de surface, le cœur de chair, peut être entièrement insensible, distrait ou même en état de rébellion, alors que le moi profond demeure dans un état de parfaite obéissance.

Ainsi, l'expérience mystique fondamentale s'oppose au pessimisme, à l'ascétisme, au rationalisme et au sentimentalisme. Au-delà de cette prière commune à tous les mystiques chrétiens, il y a de hauts états accessibles seulement à quelques privilégiés. « Nous ne pouvons plus les suivre », écrit M. Bremond, « même de loin, ni croire que nous les comprenons. Nous entrevoyons néanmoins... »⁽⁵⁾ « Etapes de plus en plus inintelligibles pour nous, de cet engloutissement dans le mystère. »⁽⁶⁾ Mais, ces régions « peu familières »⁽⁷⁾, devant lesquelles il se sent profane, ne sont pas le couronnement nécessaire du mysticisme. Elles sont de la pure contemplation réservées à de rares élus ; quant à l'amour pur, qui est le fond même de la vraie prière, il est accessible à tous. Là, les barrières tombent « entre la prière des simples et celle des parfaits »⁽⁸⁾. Le vrai mysticisme chrétien n'est pas une performance extraordinaire, il est pour chacun⁽⁹⁾.

Telle est la psychologie du mysticisme d'après M. Bremond. Elle explique pour une bonne part son attitude hostile vis-à-vis de Port-Royal. « Entre mystiques et jansénistes, pas d'accord possible », selon lui ; « ils sont la négation les uns des autres. »⁽¹⁰⁾ Nous ne ferons pas à M. Bremond un grief d'avoir, sur le mysticisme, une doctrine métaphysique, pour la bonne raison qu'il est impossible d'échapper

(1) *Hist. litt.*, IV, 566. — (2) *Ibid.*, III, 507 ; cf. 380. — (3) *Ibid.*, VII, 79, 89. — (4) *Ibid.*, VIII, 15. — (5) *Ibid.*, VI, 28 ; cf. 32. — (6) *Ibid.*, VI, 45 ss. — (7) *Ibid.*, VIII, 58, 67. — (8) *Ibid.*, VIII, 164. — (9) *Ibid.*, VIII, 296. — (10) *Ibid.*, VII, 341.

à la métaphysique et qu'on ne saurait porter sur le mysticisme un jugement de valeur sans se compromettre en quelque sorte. Sa « métaphysique des saints » pourrait bien être la vraie ; elle me paraît d'accord avec l'Evangile et, malgré certaines apparences contraires, avec la doctrine des réformateurs, de Luther en particulier. Est-elle vraiment opposée à la religion d'un Saint-Cyran et d'un Pascal ? Je ne le crois pas. L'excessive sévérité de M. Bremond pour le jansénisme, auquel il associe très souvent les réformés, n'est pas une conséquence nécessaire de sa psychologie. Elle ne peut s'expliquer, me semble-t-il, que par un parti-pris ecclésiastique. Ce qui compromet par places la valeur historique et psychologique de l'œuvre de M. Bremond, c'est son catholicisme romain.

M. Bremond, quoi qu'il en dise, n'est pas libre. Il chemine entre deux gendarmes ; l'un s'appelle *Nil obstat* et l'autre *Imprimatur*. Mauvaise escorte, et bien gênante pour un homme qui ne cherche que le vrai. Nous aurons toujours le droit de douter de l'intégrité scientifique d'un ouvrage qui a passé par une censure soit politique soit ecclésiastique. La censure est toujours une mutilation. L'esprit en quête de vérité ne doit s'embarrasser d'aucune doctrine officielle et obligatoire, pas plus protestante que romaine. Entre la méthode d'autorité et celle de libre recherche, il n'y a pas de compromis possible. C'est cet impossible compromis pourtant que cherche sans cesse M. Bremond. Le malheureux y est bien obligé. Il marche sous l'œil attentif de l'autorité, et il est l'homme le plus épris de liberté et de vérité, de cette vérité vraie à laquelle on ne peut aller que de toute son âme, qu'on n'embrasse qu'après l'avoir cherchée et qu'on ne trouve que dans la liberté.

Sa tendance au libéralisme est flagrante, et plus d'une fois elle a donné de l'inquiétude à ses surveillants. On ne saurait le ranger dans la catégorie des modernistes en rupture de ban avec la doctrine de l'Eglise. Le dogme, il ne s'en soucie guère. Mais il est libéral de cœur, par générosité d'âme. Il ne craint pas de se compromettre, et il n'aime personne autant que les victimes de l'injustice, ce qui ne l'empêche pas d'être parfois injuste lui-même, sans le vouloir sans doute. Dans un de ses livres, il se déclare « libéral impénitent et, de ce chef, ennemi décidé de toutes les dragonnades, soit de celles qui obligent les huguenots à faire leurs pâques, soit de celles qui promènent leur charrue parmi les tombes de Port-Royal, soit

de celles qui ne permettent pas à trois citoyens français, seraient-ils Jésuites, de vivre en commun... »⁽¹⁾ Il ne fait un secret pour personne de ses amitiés compromettantes : le Sillon⁽²⁾, Tyrrell, Fogazzaro, Loisy ! On sait qu'il fut condamné une première fois en 1909 pour être accouru auprès de Tyrrell qui allait mourir excommunié ; il lui donna l'absolution et bénit la tombe de son illustre ami. Geste admirable, pour lequel il dut demander pardon à l'Eglise ! Il fut frappé une seconde fois en 1912, quand fut mis à l'index son ouvrage sur sainte Jeanne de Chantal⁽³⁾. Une fois de plus il se soumit, mais il dira, à propos d'une condamnation du même genre : « C'est là une des pires souffrances que je connaisse »⁽⁴⁾. Il sait ce qu'il en coûte, à un fils de l'Eglise romaine, de suivre trop librement sa conscience.

Il a beau dire : « Je ne suis l'esclave de personne, pas même de mes amis »⁽⁵⁾, il a beau taquiner la congrégation de l'Index⁽⁶⁾, et critiquer certaines de ses décisions, rappeler qu'elles sont réformables, qualifier de « fâcheux accident » certain décret de l'Inquisition⁽⁷⁾, il a beau lancer les paradoxes les plus retentissants, comme celui de « la poésie pure », et se donner le plaisir de batailler avec le P. Cavallera de la Société de Jésus, et de railler les néo-thomistes forcenés... il n'est quand même pas libre ! Il a quitté l'ordre des Jésuites pour entrer dans le clergé séculier. Peut-être est-il moins surveillé depuis lors ; mais il n'est pas libre absolument ! M. Frédéric Lefèvre est venu un jour le trouver pour lui poser quelques questions indiscrètes. Sur la question du modernisme, M. Bremond a répondu : « Je suis d'Eglise, un point c'est tout »⁽⁸⁾. Dans cette façon abrupte de déclarer sa soumission à l'Eglise, n'y a-t-il pas quelque chose de tragique ? *M. Bremond est un libéral qui aime une Eglise impérialiste.* Voilà peut-être la clef de cette personnalité qu'on s'accorde à trouver déconcertante. Que l'Eglise le frappe, il est touché au cœur, et toujours il s'incline : « Pour nous », dit-il, « catholiques tout court, les décisions de l'Eglise, quelles qu'elles soient, nous trouveront également soumis »⁽⁹⁾. « Le pape, même quand il est impossible de l'aimer pour nous, il faut du moins l'aimer pour les autres. Que deviendrait

(1) *Hist. litt.*, VII, 236. — (2) Il disait naguère avec une belle crânerie : « Je n'ai jamais été sillonniste moi-même, je suis bien trop bourgeois et trop égoïste pour cela. Mais... dans quelle autre équipe trouverons-nous des âmes plus généreuses et plus près du Christ ? » *Nouvelles littéraires*, 25 octobre 1924. — (3) Henri BREMOND, *Sainte Chantal*. Dans la collection « Les Saints », 1912. — (4) *Hist. litt.*, VI, 414. — (5) *Ibid.*, III, 680. — (6) *Ibid.*, V, 134 s. — (7) *Ibid.*, VI, 233. — (8) *Nouvelles littéraires*, 25 octobre 1924. — (9) *Hist. litt.*, IV, 241.

le monde sans l'Eglise, et l'Eglise sans le pape ? »⁽¹⁾ Laissons-lui le besoin de croire que le pape est nécessaire au monde et constatons simplement que, si libéral qu'il soit, il reste fidèle sujet de l'Eglise romaine. Il bouscule son escorte, mais il lui obéit quand même. Il nous est permis de le regretter, car son œuvre en pâtit.

On saisit sur le vif la répercussion de son catholicisme sur son œuvre littéraire dans l'affaire de son livre sur sainte Chantal. Ce délicieux ouvrage mettait très nettement en évidence le rôle, généralement tenu dans l'ombre, de Jeanne de Chantal sur l'épanouissement mystique de François de Sales. C'est par la charmante veuve de Dijon que l'évêque d'Annecy fut initié au mysticisme de haut vol inspiré de sainte Thérèse. Pour n'avoir rien dissimulé de cette noble et poignante liaison spirituelle, M. Bremond fut accusé d'avoir fait une œuvre obscène, et son livre fut condamné. Il ne disparut d'ailleurs pas entièrement, car plusieurs de ses chapitres sont venus prendre place dans la grande *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Or j'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur l'ouvrage proscrit et je l'ai comparé avec l'œuvre maîtresse de Bremond. Cette comparaison montre en quoi la censure a mutilé notre auteur. Il a dû modifier son texte sur deux points : le premier concerne les relations de François de Sales avec le cardinal Marquemont de Lyon. Celui-ci entra en conflit avec l'évêque d'Annecy au sujet de l'ordre de la Visitation ; il estima que les filles du nouvel institut avaient trop de liberté et qu'elles se consacraient trop au soin des malades en dehors de leurs maisons. Il obligea François à modifier sa constitution primitive, au point que celui-ci disait : « Je n'ai pas fait ce que j'avais voulu faire »⁽²⁾. Ce conflit est entièrement passé sous silence. Deuxième point : le rôle de M^{me} de Chantal dans la vie du saint. Au milieu d'un texte reproduit exactement de l'ouvrage primitif, l'auteur supprime par exemple la phrase que voici : « Sur les pas de sainte Chantal, il s'est aventuré, loin des vallées basses et fleuries, jusqu'à une région plus haute et plus dépouillée »⁽³⁾. Il disait : « Quand il eut prudemment, minutieusement, longuement sondé le clair et beau regard de sainte Chantal, quand il eut délibérément reconnu, senti, éprouvé qu'avec elle il n'avait qu'à être lui-

(1) Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 101. — (2) *Sainte Chantal*, p. 107 à 112; cf. *Hist. litt.*, II, 569. — (3) *Sainte Chantal*, p. 117. Cf. *Hist. litt.*, II, 574. Notons bien que M. Bremond, tout en supprimant quelques phrases incriminées, maintient le fait de l'influence exercée par M^{me} de Chantal sur saint François.

même, ce fut pour lui un soulagement immense, une suavité, une force qui le pénétrèrent tout entier. Il ne lui demandait pas conseil. Elle ne le dirigeait pas. Simplement, il vivait devant elle, se mirant, si j'ose dire, dans cette eau si pure »⁽¹⁾. Voilà ce qu'il n'est pas permis à M. Bremond d'écrire, quand même ces choses admirables sont vraies et qu'elles expriment très exactement ce qu'on trouve dans les lettres de François de Sales. Ces choses sont vraies, mais elles ont effarouché les actuelles religieuses d'Annecy, qui en ont demandé à Rome la suppression, et M. Bremond a consenti à ne plus les dire. *Roma locuta, causa finita* ⁽²⁾.

Ces mutilations auxquelles M. Bremond se résigne, bien malgré lui, ne sont pas la seule conséquence fâcheuse de sa méthode catholique. Celle-ci implique un principe d'exclusivisme dont les conséquences sont des plus graves. M. Bremond en prend assez allégrement son parti ; dès l'introduction de sa grande *Histoire*, il fixe ce point de sa méthode : « Cet enclos est exclusivement catholique... J'ignore les hétérodoxes... »⁽³⁾ N'est-ce pas bien regrettable que, d'entrée, on renonce à mettre sur un pied d'égalité tous les mystiques chrétiens et qu'on procède à un triage qui n'a rien de commun avec une classification scientifique ? N'est-ce pas là cette méthode de *prescription* dont Sainte-Beuve ne voulait point, qui traite tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise romaine comme des « gens de rien, nés d'hier et *sans mission*. Au mieux ce sont des cadets révoltés ; et s'ils viennent à nous, les insolents ! nous demandant nos titres, on a le droit de leur fermer la porte au nez sans entrer en compte avec eux. Nous sommes en possession »⁽⁴⁾. Tel est le langage que Sainte-Beuve prête à cette méthode. Quant à nous, nous regrettons de voir un grand esprit comme M. Bremond s'enfermer dans l'enclos catholique romain. Il a d'ailleurs la loyauté de reconnaître que son tableau du dix-septième siècle religieux sera de ce fait incomplet ⁽⁵⁾.

(1) *Sainte Chantal*, p. 137. Cf. p. 127, 139. — (2) Je relève dans une de ses notes une remarque bien piquante de cet enfant terrible de l'Eglise romaine. A propos d'un *office du Cœur de Jésus* supprimé par la censure, il a ce mot délicieux : « Certes, *Roma locuta est...* mais cependant, tout cela était si beau ! » *Mais cependant !* N'est-ce pas exactement ce que disait Galilée : *E pur... Hist. litt.*, III, 636. — (3) *Ibid.*, I, xiii. — (4) *Port-Royal*, IV, 458. — (5) Chose curieuse : il s'en prend à ce qu'il appelle la « méthode des œillères », pratiquée par Nicole. Il dit qu'elle est faite de « timidité, de faiblesse et de rachitisme intellectuel » ; *Hist. litt.*, IV, 496. Voilà des épithètes bien sévères pour une méthode à laquelle M. Bremond lui-même se soumet en fin de compte.

Il est vrai qu'il n'ignore pas complètement les protestants exclus du plan de son ouvrage. Il les mentionne en passant et les cite dans des notes au bas des pages. Il arrive même qu'il en parle avec éloge : il admire fort *Le voyage du chrétien* de Bunyan, les écrits de William Law et d'autres grands spirituels anglais ; il rend à Vinet un éclatant hommage⁽¹⁾, et de Charles Sécrétan, le philosophe mystique, il dit : « Son Dieu est le Dieu des chrétiens et son expérience toute chrétienne »⁽²⁾ ; à l'appui de sa psychologie de la prière, il cite comme un précieux témoignage des textes du Dr Inge, Doyen de Saint-Paul à Londres, duquel il dit cependant « qu'il pousse l'antiromantisme jusqu'à la frénésie »⁽³⁾ ; il qualifie de très remarquable l'ouvrage de M. Raoul Allier : la *Psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés*. Son catholicisme a donc des fenêtres ouvertes sur le monde des hétérodoxes ; ils n'en sont pas moins, pour lui, gens du dehors.

M. Bremond ne rend pas justice au rôle historique de la Réformation. Il n'est pas sûr qu'il parle sérieusement quand il appelle Luther et Calvin des Anges de ténèbres ; chez lui le sourire est parfois presque imperceptible. Ce qui est certain c'est qu'il ne parle jamais des réformateurs que pour les opposer aux vrais théologiens de la prière. Or, c'est là, à mon humble avis, la grande lacune de son œuvre monumentale. Il ne cherche pas à établir, comme ce serait le devoir d'un historien et d'un psychologue, les rapports vrais qui existent entre la piété des réformateurs et celle des mystiques catholiques, entre Calvin et Luther d'une part, et d'autre part, sainte Thérèse, François de Sales, Bérulle et tant d'autres. Il croit bien voir Calvin derrière Jansénius, et il accable ensemble les deux hérésiarques ; mais c'est faire la part bien petite au rôle historique de la Réformation que de le borner à une hypothétique influence de Calvin sur la théologie de Port-Royal. Car enfin, qui est-ce qui a retrouvé la belle et simple doctrine du mysticisme chrétien, celle de saint Jean et de saint Paul ? Avant les mystiques espagnols et français du XVI^e et du XVII^e siècle, ce furent les réformateurs. A eux l'honneur d'avoir rouvert la voie royale de la véritable prière. Cela, il n'était pas

(1) « Vinet », dit-il, « le modèle incomparable, unique peut-être jusqu'ici, de ceux qui veulent appuyer la critique littéraire, non seulement sur les règles du goût, mais encore sur l'Evangile ; ou plutôt de ceux qui demandent à l'Evangile une suprême leçon de goût. » *Le roman et l'histoire d'une conversion*, p. 213. — (2) *Hist. litt.*, IV, 357. — (3) *Ibid.*, VIII, 434.

permis de le taire. Au lieu de ne voir dans leur théologie que quelques aspects superficiels facilement contestables, il fallait, en vrai psychologue, aller à l'expérience centrale, au prosternement de Calvin devant le Dieu de la Bible, à la confiance de Luther en la grâce divine, au véritable témoignage intérieur du Saint-Esprit. Si M. Bremond avait fait cela, je crois qu'il eût été amené à constater que le beau réveil mystique de la France au XVII^e siècle doit beaucoup aux « hétérodoxes ». M. Bremond a suivi déjà une piste bien intéressante quand il est remonté de la France mystique au mysticisme espagnol. Il eût fallu pousser plus loin dans cette voie et voir ce que le mysticisme espagnol doit aux luthériens. C'est de ce problème historique que M. Jean Baruzi disait naguère : « Beau thème de recherches pour l'historien du christianisme. Il est peu de tâches, en ce qui concerne le XVI^e siècle, qui soient plus fécondes en résultats »⁽¹⁾. Il y aurait bien d'autres pistes à suivre, pleines de promesse, celle par exemple qui a conduit M. Strowski de François de Sales aux hérétiques du Chablais et de Genève, et lui a fait retrouver dans la doctrine salésienne de l'amour, la doctrine réformée du salut par la foi⁽²⁾. D'où vient l'accent parfois si évangélique de Condren et de Bérulle, ces maîtres de la mystique chrétienne ? L'un était fils de huguenot, et l'autre, n'a-t-il rien appris des hérétiques avec lesquels il a tant discuté ? Peut-être y aurait-il lieu ici de rappeler à M. Bremond un précepte qu'il a fort bien formulé : « La reconnaissance intellectuelle doit être un de nos premiers devoirs »⁽³⁾. La méthode catholique ne pratique pas envers tous la reconnaissance intellectuelle, car au-dessus de la Vérité, elle met une Eglise. L'injustice lui est inhérente. Cette méthode est la cause des déficits que nous constatons dans l'œuvre, d'ailleurs magnifique, de M. Bremond. Comme dans la fable :

« Le collier dont je suis attaché
» De ce que vous voyez est peut-être la cause. »

M. Bremond réussit toutefois à s'échapper du catholicisme par une tangente, qui n'est autre que le mysticisme même. Il prétend en effet que la vraie prière chrétienne n'est pas sous la dépendance de l'autorité ecclésiastique. Quand une âme est arrivée en la présence de Dieu, plus personne n'a le droit de s'interposer. Dans la

(1) Revue d'histoire et de philosophie religieuses, nov.-déc. 1927, p. 553. —

(2) F. STROWSKI, *Saint François de Sales*, 2^e éd., p. 221, 298, etc. ; Paris 1928. —

(3) *Hist. litt.*, III, 352.

métaphysique des saints, M. Bremond répète comme un refrain cette parole : *Sibi et Deo relinquatur* : Laissez l'âme pieuse seule avec son Dieu !⁽¹⁾ « La vraie prière n'est pas autre chose que l'adhésion de l'âme profonde à la volonté divine. L'autorité nous conduit suavement ou par force, jusqu'à l'extrême seuil de la prière. Arrivée là, elle nous quitte, elle nous laisse à l'activité divine... Souverain Pontife, supérieur religieux, ou directeur, ils nous quittent, parce qu'il est impossible qu'il nous accompagnent. Franchi le seuil de la zone mystique, où la grâce sanctifiante nous attend, où nous nous approprions les gémissements de l'Esprit, il n'y a plus de place pour un tiers... Dans la prière la plus chétive, pour autant qu'elle est prière, se renouvelle obscurément le miracle de la Pentecôte. »⁽²⁾ Voilà donc M. Bremond qui en vient, lui aussi, au « témoignage intérieur du Saint-Esprit ». *Sibi et Deo relinquatur*. C'est l'admirable formule de la prière affranchie. Prier, c'est aller au delà de toutes les limites humaines et de toutes les autorités visibles, c'est être parfaitement libre dans l'obéissance à Dieu seul. Les mystiques sont des affranchis. Ne serait-ce pas la principale raison pour laquelle M. Bremond les aime tant ?

M. Thibaudet affirme que « M. Bremond n'est pas mystique lui-même ». Cette parole a été accueillie avec faveur par le principal intéressé. « Depuis lors », paraît-il, « il ne veut rien perdre de Thibaudet. »⁽³⁾ J'avoue que ce mot ne m'a pas entièrement persuadé. Sans doute, M. Bremond, comme il le déclare lui-même, est étranger aux plus hauts états du mysticisme contemplatif. Mais n'a-t-il pas dit mainte fois que l'expérience mystique essentielle, la vraie prière et le pur amour, est à la portée de tous ? Comment y serait-il étranger, lui qui veut qu'on lise mystiquement les mystiques, et qui a passé

(1) Ainsi, à propos de la condamnation de l'Espagnol Alvarez, confesseur de sainte Thérèse, coupable du seul crime d'avoir prié Dieu, M. Bremond fait cette remarque : « Que toute la vie intérieure du croyant soit uniquement dirigée par l'autorité du Pape ou du Supérieur, autant soutenir qu'il n'y a plus de vie intérieure pour le catholique », VIII, 241. Et encore : « Un supérieur peut limiter, comme il lui plaît, les exercices de la prière ; m'ordonner par exemple, d'aller travailler aux champs pendant la temps fixé pour la méditation quotidienne... Il ne peut m'empêcher de m'unir, en plein travail des champs, à la présence de Dieu en moi, de vouloir cette présence, d'adhérer à tout ce qu'elle veut. D'où il suit qu'à un ordre impossible, Alvarez n'était pas tenu d'obéir », VIII, 255. Dans l'oraison, disait Alvarez, c'est le Saint-Esprit qui est le maître ; et M. Bremond d'ajouter : « parce qu'il est l'agent principal ». — (2) *Hist. litt.*, VIII, 259s. Cf. VIII, 288 ; *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 40, 50, 105, 111. — (3) Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 57.

sa vie à les lire ? Je sais bien qu'il a dit : « Il ne faut jamais m'avoir vu, je dirai même jamais lu, pour me prêter l'intention bouffonne de jouer moi-même au « spirituel ». Pas plus que je ne me crois poète »⁽¹⁾. Mais ne peut-on pas être mystique sans s'appeler un « spirituel » au sens sublime du mot, de même qu'on peut avoir le sens poétique sans écrire des vers ? M. Bremond lui-même l'affirme : « Nous sommes tous mystiques, au moins en puissance, comme nous sommes tous poètes, et pour la même raison »⁽²⁾. M. Bremond est donc mystique, au moins en puissance, comme il est poète. Que ses airs volontiers badins et son humour exquis ne nous donnent pas le change. Il a assez souvent dit que la frivolité est parfois moins superficielle qu'il n'y paraît⁽³⁾. Le tort des jansénistes n'est-il pas justement de s'être pris au sérieux « plus qu'il n'est permis à un chrétien honnête homme »⁽⁴⁾. Il va jusqu'à dire : peut-être est-ce le manque d'humour qui fait les sectaires ! Oserais-je demander respectueusement à M. l'abbé Bremond si, avec moins d'humour, il serait peut-être lui aussi devenu sectaire ? Je serais enclin à penser que son humour est une sorte d'ultime refuge, un abri derrière lequel se cache un malaise, une inquiétude, peut-être un doute. Si M. Bremond se prenait lui-même plus au sérieux, il aurait peut-être plus de peine à rester catholique. Quoi qu'il en soit, on a le sentiment qu'il se dérobe. Il est par moments bien déconcertant. Ainsi, après avoir lancé l'un de ses paradoxes sur la « poésie pure », qui ont suscité de si vives discussions, il vient à dire, en fin de compte : « J'avais parié que ce paragraphe — simple fantaisie pédagogique — serait pris au sérieux par plusieurs. J'ai gagné le pari »⁽⁵⁾. Allez discuter avec un pareil homme ; vous ne le tiendrez jamais ; il s'en tirera toujours par une pirouette. Comme M. Gillouin a eu raison de qualifier d'énigmatique le visage de M. Bremond⁽⁶⁾. Peut-être cependant a-t-il méconnu ce qu'il y a, malgré tout, de foi profonde chez le savant et spirituel abbé.

M. Bremond a consacré sa vie à l'histoire du sentiment religieux en France. Il croit à la valeur de cette histoire. Il discerne un plan divin dans le développement de la mysticité chrétienne et il parle

(1) *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 128. — (2) *Hist. litt.*, VI, III. Cf. M. MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 159, 178. — (3) « D'autant plus profond qu'il paraît plus frivole », dit-il d'un écrivain religieux ; *Prière et poésie*, p. 42. Sur sa psychologie de l'humour, voir *ibid.*, p. 205. — (4) *Hist. litt.*, IV, 252. — (5) *La poésie pure*, p. 53. — (6) *L'énigmatique visage de M. Henri Bremond*, dans la *Semaine littéraire* du 1^{er} octobre 1927. Dans la même revue, numéros des 12, 19 et 26 mai 1923, M. Gillouin a publié une forte étude sur Bremond historien, et dans le numéro du 9 janvier 1926 un article sur *Poésie pure et prière*.

volontiers de la Providence, en particulier dans les origines de la dévotion au Sacré-Cœur⁽¹⁾. Et pourtant, il ne dissimule pas entièrement dans quelle atmosphère suspecte d'hystérie ce culte a pris naissance. Mais, pense-t-il, Dieu sait se servir d'instruments imparfaits, et d'ailleurs, le plus souvent, il veille jalousement sur « l'honneur de ses mystiques » et « les préserve d'associations infamantes »⁽²⁾. Croyant à la divine histoire de son Eglise, M. Bremond croit à la valeur de son œuvre d'historien. Il croit que cette œuvre est utile, non pas avant tout à la littérature, mais au développement même de la spiritualité chrétienne. Quand son œuvre est menacée, il cesse de plaisanter et ne craint pas de prendre les choses au tragique. Qu'on en juge plutôt à ces paroles écrites au cours des discussions avec le P. Cavallera sur *Ascèse ou prière* : « Tout le monde sent, j'imagine, la gravité exceptionnelle du débat suprême où nous entrons. Qu'on ne me reproche pas de parler « tragiquement ». L'esprit a ses drames, comme le cœur a ses convulsions. Pour moi, il y va de tout. Si je me suis trompé, mon œuvre s'effondre, et les réflexions de toute ma vie. Et je ne suis pas seul en cause. Avec moi tous les mystiques, et la mystique elle-même et, qui plus est, le christianisme »⁽³⁾. On le voit, un moment vient où M. Bremond lui-même ne songe plus à faire de l'humour. L'œuvre de sa vie, c'est la réhabilitation des mystiques, trop souvent méconnus, et, par cette réhabilitation, l'affermissement du christianisme. « Je suis entièrement persuadé », dit-il, « que l'Eglise ne survivrait pas à la défaite des mystiques. »⁽⁴⁾ De là le soin avec lequel il cherche à montrer que le mysticisme chrétien est ce qu'il y a de plus haut dans l'expérience humaine⁽⁵⁾, et que, dans son fond, la prière est toujours la même chez tous les mystiques. Il considère cette « unanimité foncière » comme le précieux résultat de ses travaux⁽⁶⁾. « Même quand ils se croient le plus éloignés les uns des autres, ces vrais croyants ne font qu'un cœur et qu'une âme, ils ne se divisent le plus souvent que sur des pointilles et sur des mots. »⁽⁷⁾ M. Bremond a trouvé, ne disons pas la formule, mais le sanctuaire où pourront se rencontrer des ennemis séculaires : les Jésuites avec les Oratoriens, voire même avec les jansénistes. Ah ! comme il a raison de croire à la valeur de son œuvre ! Nous y croyons avec lui, et peut-être plus

(1) Voir spécialement : *Hist. litt.*, II, 453 ; III, 603 ss., 616 s., 636, 640 s., 647, 667. — (2) *Ibid.*, V, 218. — (3) *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 172. Cf. p. 186, 358. — (4) *Hist. litt.*, IV, 499. — (5) *Ibid.*, II, 468 ; *Prière et poésie*, p. 207 s. — (6) *Hist. litt.*, VIII, 178, 357. — (7) *Apologie pour Fénelon*, p. 476 ; Paris 1910.

que lui. Il nous semble qu'elle a une portée plus grande encore qu'il ne l'avoue lui-même. En 1910 déjà, il écrivait que son ambition était de voir le travail de sa vie « récompensé par une définition de la prière qui permit d'étendre sans mesure le nombre de ceux « qui prient réellement »⁽¹⁾. En 1929 il pouvait dire : « Quelque chose de grand se prépare sous nos yeux. Une nouvelle invasion mystique ? je n'en sais rien, mais certainement un affranchissement de la prière »⁽²⁾. Il a donc le sentiment d'avoir accompli, au moins en partie, son vœu le plus cher. Notre vœu à nous, c'est que la grande chose entrevue par M. Bremond, au terme de son immense offert, soit plus grande encore qu'il n'ose la rêver. « N'avais-je fait qu'un beau rêve », dit-il, « quand je me proposais de raconter, dans mes gros volumes, l'histoire de la communion des saints ? »⁽³⁾ Non, ce n'est pas rien qu'un rêve ; c'est une réalité, plus belle encore que le rêve. Car dans cette sublime communion, où les âmes n'ont entre elles d'autre lien que Dieu même, il y a une multitude plus nombreuse que vous n'osez le dire, Monsieur l'abbé ; il y a une grande foule que l'Eglise de Rome renie, mais que Dieu accueille. Catholiques ou protestants, ceux qui cherchent Dieu se rencontrent.

Vous nous avez présenté beaucoup de textes admirables ; permettez-moi d'en offrir encore un à votre perspicacité psychologique. Le voici : « La religion est un rapport direct de Dieu à l'homme, ou elle n'est rien ; elle est théonomique ou elle n'est pas... Il suffit de descendre jusqu'aux racines de notre vouloir personnel pour y découvrir cette adhérence fondamentale au vouloir divin, qui peut seule fournir à l'effort de notre liberté religieuse son point de départ et d'appui, le roc ferme et solide sur lequel Jésus voulait que s'édifiât la maison de notre foi et à partir duquel doit s'élever notre prière ». De qui donc est ce texte, d'allure si moderne, qui exprime si parfaitement votre propre doctrine de la prière ? François de Sales et Bérulle, vos maîtres, ne le désavoueraient pas. Il est cependant d'un de nos maîtres à nous, d'un protestant très authentique ; il est de Gaston Frommel⁽⁴⁾, disciple d'Alexandre Vinet.

Victor BARONI.

(1) Avant-propos de l'*Inquiétude religieuse* (2^e série, 1910) cité dans *Introd. à la phil. de la prière, Appendice*, p. 358. — (2) *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 111. — (3) *Hist. litt.*, VIII, 7 — (4) *Etudes morales et religieuses*, p. 323.